

Les catholiques n'en avaient pas de pareilles à leur disposition; précisément parce qu'ils composaient la nation, ils eurent peine à se former en parti, et n'y réussirent jamais qu'imparfaitement. Le roi et les autorités établies dans le royaume étaient leurs appuis naturels; le jour où ces appuis leur firent défaut, ils se résolurent lentement à ne compter que sur eux seuls. Attaqués, ils devaient se défendre; or la défense est toujours moins prompte et ordinairement moins hardie que l'attaque. La tactique militaire et politique des catholiques ne valut donc pas celle des protestants.

De plus, Dieu ne leur donna pas d'avoir dans leur sein d'aussi grands hommes. Un seul était fait parmi eux pour égaler, pour surpasser peut-être tous ses adversaires: c'était François de Guise. Ce grand capitaine, qui avait sauvé la France, se croyait destiné à sauver l'Eglise. Subordonnant tout à ce dessein suprême, ardent à la lutte, impatient des résistances, né pour commander et commandant par l'épée, il n'était incapable ni de générosité, quand les mœurs d'une époque impitoyable laissaient ouverture aux inspirations propres de son âme, ni de modération quand l'intérêt de sa cause demandait la modération. Mais il ne devait pas conduire longtemps les guerres de religion; plus heureux, il termina dès leur début par une mort sainte une carrière héroïque. Le fanatisme protestant inaugura sur lui l'assassinat politique, et si ses enfants héritèrent de son rôle ils ne continuèrent pas sa gloire. Chez François de Guise, si grande que fût l'ambition, la foi la dominait et sembla l'inspirer. Chez ses fils, au contraire, le dévouement religieux paraît mis au service d'une ambition qui ne connaît plus de frein, et dans la mesure même où cette ambition personnelle s'élève et s'emporte, le génie s'abaisse; c'est pourquoi chargés de conduire les catholiques ils se montrèrent en définitive, malgré des qualités brillantes, inférieurs à leur tâche.